OUKA
The University of Osaka
Institutional Knowledge Archive

Title	Poésie années 90 : Pierre Alferi, Kub Or
Author(s)	Disson, Agnès
Citation	Gallia. 2001, 40, p. 251-256
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/6705
rights	
Note	

The University of Osaka Institutional Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

The University of Osaka

Poésie années 90 : Pierre Alferi, *Kub Or*

Agnès DISSON

Pierre Alferi est l'un des plus jeunes (il est né en 1963) et des plus visibles représentants d'une poésie contemporaine qui renouvelle les enjeux de ses aînés, à la fois ludique, turbulente, mais aussi auto-réflexive ; une poésie exploratrice des formes et des genres, en perpétuel mouvement. Vitesse, mouvement : le motif en effet pourrait résumer l'effort constant de cette poésie pour bousculer les formes. Chez Olivier Cadiot, ce sont les images de course, de fuite, l'accélération de la syntaxe ; chez Christophe Tarkos, c'est le rythme syncopé, répétitif du texte ; ou au contraire chez Yannick Liron, la décélération qui va jusqu'à l'extrême lenteur.

Chez Pierre Alferi, vitesse et mouvement adoptent un procédé particulier, celui de la compression, du raccourci. En 1995, dans le premier numéro de la Revue de Littérature Générale qu'il dirigeait alors avec Olivier Cadiot, Pierre Alferi, à propos non seulement de la poésie mais des objets littéraires en général, parle d'"accidents compactés", de "réduction", de "rétrécissement" ; le matériau littéraire de base serait "une compression de souvenirs, de perceptions, de miettes de sensations"[1]. Le style se doit pour être efficace d'être compact : ce qu'Alferi nomme ailleurs "l'étincelle lyrique"[2] provient d'un "déplacement de la perception", du "télescopage" (des références, des modèles) bref d'une condensation maximale du texte. La poésie la plus dense, s'interroge Alferi (à propos d'ailleurs de Jacques Roubaud) aurait-elle à voir avec la compression des données ?

Ce procédé de compactage, de raccourci est particulièrement flagrant dans le deuxième recueil d'Alferi, *Kub Or*.[3] C'est une série de poèmes brefs, sept fois sept poèmes de sept pieds, comme les sept jours de la semaine, comme le survol rapide et enlevé du spectacle de la vie quotidienne. Le titre *Kub Or* renvoie à ces petit cubes Maggi, enveloppés dans du papier doré, qui sont des cubes de bouillon de viande pour les soupes ou les sauces — familiers à toute ménagère française. Chaque poème constitue graphiquement un petit cube sur la page et offre un "concentré" de vie parisienne : objets de tous les jours, scènes de rue, anecdotes esquissées, autant de petites énigmes à décrypter. Le dernier mot, en italiques,

1) *La mécanique lyrique*, Revue de Littérature Générale n° 1, P.O.L 1995.
2) La poésie : entretien avec Pierre Alferi et Jacques Roubaud, Libération, Paris, 27 avril 1994.
3) *Kub Or*, P.O.L 1994 (non paginé).

constitue le titre, et donne la solution de l'énigme.

A cause du télescopage des images, du raccourci systématique, ce petit "concentré" de texte, dense et serré, bien qu'évocateur est parfois difficile à saisir d'emblée. Mais il suffit de déplier le texte, de rétablir la linéarité et le découpage syntaxique (comme on diluerait dans l'eau le petit cube de bouillon...) et l'objet s'éclaire : ainsi apparaissent la "nébuleuse spirale" d'une chanson qui tourne, les affiches du métro, l'écran nocturne de la télévision, le pied aérien d'une passante, le discours jacassant d'un ministre ("un rien glacant/petit baron"), les images flottantes du cinéma ("penser images seconde/ arrangement d'étourneaux"), et même le plaisir explosif des bulles du pepsi-cola, tel un avant-goût de baiser ("l'avant-baiser de pepsi-cola/le meilleur dit la cliente").

Ainsi, dans le poème suivant, le titre "rdc" donne la solution du puzzle : on traduit "rez-de-chaussée" et l'on voit aussitôt se dérouler une petite scène très simple et très parisienne, comme un petit film.

d'ailleurs dans tout bureau sur
la rue téléphone un brun
l'air très las dont la voisine
elle préfère se faire
faire une coupe au salon
elle et lui ouvert dimanche
matin nocturne jeudi

rdc

Au rez-de-chaussée, dans un immeuble parisien, un homme brun, fatigué, téléphone ("l'air très las") dans un bureau ; la caméra se déplace : juste à côté, une cliente se fait couper les cheveux dans un salon de coiffure "elle et lui" (c'est-à-dire un salon pour hommes et pour femmes). Sur la vitrine sans doute une inscription : le salon de coiffure est ouvert le dimanche matin et le jeudi soir ("nocturne jeudi").

Quant au "petit écran", c'est bien sûr (autre cube ...) celui de la télévision :

en cas de transport tombée
la nuit boum ou sur le coup
de vingt heures pincement
vivement contempler le
tronc vert cravaté sur fond
bleu exécrable oui mais
qui vous en apprend de belles

petit écran

La nuit tombe (“boum”) et à huit heures juste (“sur le coup des vingt heures”) a lieu le rite quotidien des actualités télévisées : “le tronc vert cravaté”, c’est bien sûr le buste du présentateur de l’émission, qui apparaît “sur un fond bleu exécrable” — et qui “vous en apprend de belles”, c’est-à-dire qui raconte des choses incroyables, chaque jour plus étonnantes ou plus invraisemblables ...

Le poème “chanson” évoque, dans sa simplicité répétitive, une petite scène populaire et naïve, où le motif circulaire mime à la fois la chanson, le bol de soupe, et le décor.

écoute les filaments
tue-mouches moutons flottés
prendre dans la soupe à l’œuf
tourne au hasard musicien
la nébuleuse spirale
c’est une chanson c’est une
chanson c’est une chanson

chanson

On entend une chanson populaire dont le refrain tourne, tourne comme une ritournelle, tout comme tournent dans la soupe (autre image circulaire, celle du bol) les filaments de l’œuf. Et comme tournent au plafond les “filaments tue-mouches”, ces anciens rouleaux de papier collant en spirale sur lesquels venaient s’engluer les mouches. Quant aux “moutons flottés”, on peut y voir le blanc de l’œuf qui flotte à la surface de la soupe, comme des flocons de laine. On pense à un restaurant chinois (à cause de la soupe à l’œuf), dans un quartier populaire de Paris, et en fond musical une petite chanson entêtante qui tourne, répétitive, comme la cuillère dans le bol de soupe.

Autre scène parisienne : un marchand ambulant dans les rues de Paris.

cependant depuis le bar
sans doute il peut au passage
de la charrette à bras lente
le bon à rien accoudé
délibérer s’il mourra
dans la semaine ou l’année
l’hiver marron l’été fleurs

ambulant

Dans un bar, un buveur un peu clochard (“le bon à rien”), accoudé au comptoir, regarde passer “la charrette à bras lente” du marchand ambulant ; le chargement de la charrette change avec les saisons (“l’hiver marrons l’été fleurs”). C’est donc un peu comme le passage non d’une charrette mais du temps lui-même, et le buveur, un peu ivre, peut s’interroger (“délibérer”) sur sa mort prochaine ... (“dans la semaine ou l’année”).

Mais malgré son ancrage dans le quotidien, rien de naïf dans cette poésie. Son caractère léger, discontinu, sa désinvolture, ne sont qu’apparents. Sa compacité, son extrême degré de concentration, font de chaque poème un objet dense et syntaxiquement complexe. Il faut dénouer les fils, remettre à plat la syntaxe, restituer l’alignement et la ponctuation — mais après tout n’est-ce pas exactement ce qu’on doit faire lorsqu’on lit Mallarmé? Car les références littéraires abondent chez Alferi : rien de naïf, mais rien de pittoresque non plus. Ces bribes, ces souvenirs sont plus littéraires que prosaïques. Ainsi, l’un des poèmes s’intitule justement “le parapluie de Mallarmé”, un autre “la France d’Henry James”, ou encore “l’été selon Flaubert” (clin d’œil bien sûr à l’incipit de "Bouvard et Pécuchet" : “il faisait une chaleur de trente-trois degrés...”). On rencontre au détour d’un vers Jude Stefan, Cingria, ou Jules Verne et l’un des poèmes est dédié à l’alexandrin.

Ainsi dans ce dernier poème, derrière un prétexte très moderne, apparaît une allusion à Proust.

voilà tout et pour la prose
il n’y a plus la prière
du matin la tache et c’est
beau toujours dans le rétro
de la pensée du voisin
le quartier méconnaissable
désossé mais frais d’hier

journal

Le rite du journal quotidien a remplacé “la prière du matin” ; l’encre tache les doigts, mais c’est beau (le ton est ironique bien sûr) de voir se refléter dans le journal (comme dans un rétroviseur) le consensus général ... (“la pensée du voisin”). On trouve dans le journal les actualités et les nouvelles de la veille (“frais d’hier”), comme “un quartier de viande” (les meurtres, les guerres, les nouvelles sanglantes), qui serait découpé (“désossé”) en morceaux, en pages, en colonnes de papier ; opération qui rend le réel “méconnaissable” — et donc plus acceptable à la lecture.

Dans cette dénonciation très moderne des médias qui font subir au réel une opération de banalisation et d'asepsie, on retrouve cette fois un écho de Proust dénonçant déjà "cet acte abominable et voluptueux qui s'appelle lire le journal et grâce auquel tous les malheurs et les cataclysmes de l'univers pendant les dernières vingt-quatre heures, les batailles qui ont coûté la vie à cinquante mille hommes, les crimes, les grèves, les banqueroutes, les incendies, les empoisonnements, les suicides, les divorces, les cruelles émotions de l'homme d'Etat et de l'acteur, transmués pour notre usage personnel à nous qui n'y sommes pas intéressés, en un régal matinal, s'associent excellemment d'une façon particulièrement excitante et tonique, à l'ingestion recommandée de quelques gorgées de café au lait."[4)]

Ainsi, en résumé, vitesse, mouvement, compression syntaxique, téléscopage des allusions, des références, instantané d'un quotidien saisi dans un flash quasi photographique : tout cela bien sûr évoque une autre poésie, qui partage les mêmes caractéristiques, la poésie traditionnelle japonaise. Bien qu'Alferi s'en défende, il est permis de voir dans ces petits cubes des sortes de haiku à la française — dont ils possèdent la densité, la rapidité, le souci de quintessence ; ou plutôt des senryu modernes — dont ils partagent la causticité et l'ironie.

Il faut ajouter qu'on ne peut cantonner Alferi à ce seul recueil *Kub Or* ; deux livres l'ont précédé, *Les allures naturelles*[5)] et *Le chemin familier du poisson combatif*[6)], dont le titre est d'ailleurs un alexandrin ... Ont suivi *Fmn*[7)] (qui réfère bien sûr au "féminin") et *Sentimentale journée*[8)] (allusion à Lawrence Sterne). Tous ces livres sont curieusement plus proches de la prose, plus amples, dans un flux plus continu — y compris *Le cinéma des familles*[9)], qui appartient à une autre rubrique puisqu'il se définit explicitement comme roman, mais où la mosaïque des effets provient ici aussi, titre oblige, d'un montage quasi cinématographique. Dans tous ces ouvrages, si la compression est parfois moins évidente, moins graphique sur la page, l'effet d'accélération, de vitesse demeure. Les coupes syntaxiques s'enchaînent, se mêlent, glissent dans un fondu-enchaîné désinvolte. Ainsi pour exemple l'exergue d'un poème de *Sentimentale journée* où l'enjambement systématique produit ce même mouvement, qui est celui de la vie même :

---

4) Marcel Proust, Sentiments filiaux d'un parricide, in *Pastiches et mélanges*, Gallimard, coll. La Pléiade, p.154.
5) *Les allures naturelles*, P.O.L 1991.
6) *Le chemin familier du poisson combatif*, P.O.L 1992.
7) *Fmn*, P.O.L 1994.
8) *Sentimentale journée*, P.O.L 1997.
9) *Le cinéma des familles*, P.O.L 1999.

Quel est cet élan
C'est un mouvement de mort
Mais c'est aussi
Une jouissance pure de contenu[10)]

Plongeon joyeux dans le tourbillon de la rue, "escalade et dégringolade", on pense à un autre plongeon heureux, imaginaire celui-là, chez Mallarmé : même légèreté "exultatrice", même "jubilation nue"[11)]. L'élan est jubilatoire en effet : le poème d'Alferi s'intitule "Allegria" et se termine exemplairement sur "retrouver le dosage / Explosif de l'absence, de la joie et du mouvement".

（大阪大学外国人教師）

10）*Op. cit*. p.97.
11）Stéphane Mallarmé, Petit air, in *Œuvres Complètes*, coll. La Pléiade, p.1447.